

Présentation

René Jean Ravault

Numéro 15, automne 1990

Les États-Unis en question

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002111ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002111ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ravault, R. J. (1990). Présentation. *Cahiers de recherche sociologique*, (15), 7–9.
<https://doi.org/10.7202/1002111ar>

Présentation

René Jean RAVAUULT

Déclin certain ou incertain, c'est bien à ces incertitudes américaines que s'adressent les auteurs des textes qui constituent ce numéro thématique sur les États-Unis.

Après avoir rappelé que l'étalon mondial de mesure de la civilisation et du développement au milieu du XXe siècle était l'"American Way of Life" dont l'amoralité avait été contestée, dès les années 1960, de l'intérieur par la contre-culture activée de l'extérieur par la guerre du Viêt-nam, **Jean-François Côté** décrit les contradictions qui semblent le plus caractériser ce que sera la philosophie américaine du début du XXIe siècle. Déchirées entre un néo-pragmatisme qui se veut universel, empirique et a-temporel et un "postmodernisme" qui insiste malgré tout sur l'historicité et la spécificité culturelle des États-Unis, les écoles de pensée américaines semblent de plus en plus s'ouvrir à l'idée d'un repositionnement moins hégémonique au sein d'un dialogue interculturel, d'un concert des cultures d'où jaillirait l'histoire.

Dans son approche du 'Mainstream' (courant dominant) contemporain, **Fred Matthews**¹ considère qu'en voulant restaurer des valeurs naturelles et universelles contre les forces relativistes et pluralistes qui émergent dans les années 1960, la nouvelle droite qui noyaute ce courant présente certaines similitudes avec le fondamentalisme islamique. Cette volonté actuelle de revenir aux liens d'une culture traditionnelle, donnée pour toujours afin de sortir du stress et de l'anxiété provoqués par une société américaine tolérante qui favorisait le culte de la raison génératrice de progrès et du changement générateur d'améliorations au sein de laquelle l'être humain était considéré comme maître de lui-même, responsable et raisonnable, semble plus dangereuse que ce à quoi elle s'oppose. Une telle notion de la culture bloquée peut encourager l'emprisonnement des relations humaines dans des stéréotypes tels que la race. Pour l'auteur, plutôt qu'une structure donnée et fixe, la culture devrait être conçue comme un processus en modification constante.

1 N.D.L.R. Le budget de notre Revue s'est avéré insuffisant pour traduire cet article de l'anglais au français. Nous nous en excusons auprès de nos lectrices et de nos lecteurs.

"La psychanalyse, l'anthropologie de l'École de Columbia, le fonctionnalisme-structurel de Talcott Parsons en sociologie, la nouvelle critique en études littéraires, qui proviennent tous des grands courants de pensée européens (et non de courants de pensée américains ou même anglais), consacrent tous une rupture nette avec les théories américaines antérieures qui insistaient sur la nécessité de considérer le changement comme normal, le concept de processus comme central et l'individu comme unité fondamentale".

Par opposition, le mouvement "Revival" de la nouvelle droite insiste sur "le nativisme" qui requiert "l'élimination des personnes, des coutumes et des valeurs étrangères," et le "revivalisme" qui tente de restaurer les valeurs traditionnelles chez ceux qui sont détribalisés et démoralisés par la présence d'autres cultures ou d'autres normes.

Ces courants de pensée propres au "Mainstream" comme ceux des républiques islamiques cherchent à résister au pouvoir corrosif qu'exerce la modernisation caractérisée par les migrations, la communication, l'éducation et la pensée sophistiquée sur les croyances traditionnelles. C'est là l'idéologie de descendants d'immigrants de longue date qui se sentent menacés par les critiques des nouveaux venus.

Le fait de considérer comme amoral cette culture rationnelle, ouverte à tous, coïncide, dans les années 1960, avec l'arrivée des premières vagues significatives d'immigrants du Tiers-Monde et particulièrement d'Asie et d'Amérique latine aux États-Unis.

Ce courant dominant, ce retour de la droite — quelle que soit sa brutalité et sa lourdeur — constitue une tentative de rétablissement du principe ou de l'axiome de la communauté à la morale close au sein de laquelle les gens peuvent se protéger de l'ordre moral moderniste dont les seuls impératifs sont l'auto-indulgence et les mesures quantitatives de la valeur -- où le statut est mesuré par l'argent dans le monde des affaires et la quantité de publications dans le monde universitaire. Dans l'autre camp, celui de la tradition pragmatique et libérale, le "Mainstream" est perçu comme une fuite devant les dangers de la société ouverte, un exercice de justification d'une pseudo-Gemeinschaft qui ressemble au fascisme européen avec son désir d'imposer une moralité néo-tribale à une société d'individus fort différents les uns des autres.

Dans "Incommunicable américanité", **René Jean Ravault** suggère que le rayonnement culturel et idéologique des États-Unis, que Neil qualifie de "soft power" et considère comme l'un des atouts majeurs de cette puissance, est en fait l'une des causes de son déclin.

Après avoir souligné que l'idéologie de la communication a été inventée au XVIIe et au XVIIIe siècle par les Américains pour concevoir, élaborer et développer leur société de déracinés et de nomades, Ravault constate que l'exportation des

produits culturels qui découlent de cet idéal et le reflètent a contribué, par une sorte d'effet boomerang, au succès économique du Japon, de l'Allemagne et de leurs épigones sur le marché américain, ainsi qu'à la renaissance des nationalismes et des intégrismes dans les vieux pays et même, aujourd'hui, sur le continent américain, aux portes et au cœur de l'empire.

On s'en doute, la reconnaissance, la légitimation, du Mainstream correspond clairement avec l'arrivée de Reagan à la Maison-Blanche!

En retraçant "l'évolution du cadre décisionnel présidentiel sous Reagan", **Edmond Orban** se demande dans quelle mesure l'arrivée au pouvoir de ce président "passif" a permis aux États-Unis de sortir des ornières dans lesquelles ils semblaient s'embourber de plus en plus profondément tant sur la scène économique que diplomatique ou militaire. Moins présent dans le processus décisionnel que le furent Johnson, Nixon ou Carter, Reagan a su tout de même s'entourer de décideurs susceptibles d'incarner et de lutter fidèlement pour les idéaux ou les slogans qui marquèrent un retour au "paléolibéralisme" d'Herbert Spencer et qui lui valurent d'être élu et réélu. Il a su aussi, par des jeux de communication de masse, redonner confiance aux Américains. Mais cette réorganisation de l'entourage du président qui a privilégié la loyauté au détriment de la compétence, tout en conduisant les États-Unis vers la reconquête de son titre de première "puissance impériale" n'a peut-être eu des retombées positives que dans l'imaginaire américain alors que la dette du pays et celle du gouvernement fédéral n'ont fait que croître et que les scandales financiers et diplomatiques ont miné la confiance du pays en lui-même et en son gouvernement.

Précisant la position que défend Joseph Nye dans *Bound to Lead; The Changing Nature of American Power*, et après avoir fait ressortir la subtilité, la rigueur et la solidité de l'argumentation de l'auteur, **Albert Desbiens** souligne tout de même, dans son compte rendu de lecture, que de nombreux indices de déclin relevés par David Calleo dans *Beyond American Hegemony* (1987) ou Walter Russell Mead dans *Mortal Splendor* (1987) ainsi que par Paul Kennedy dans *The Rise and Fall of the Great Powers* persistent et que d'autres ont émergé plus récemment.

René Jean RAVAILT
Département des communications
Université du Québec à Montréal